

~~0'A
36
9~~
LA

M I S E R E

DES

GARÇONS

BOULANGERS

DE LA VILLE

ET FAUXBOURGS DE PARIS.



A TROYES,

Chez la Veuve GARNIER, Imprimeur-
Libraire, rue du Temple.

Avec Permission.

PERMISSION.

JAI lû , par ordre de Monsieur le Lieutenant-Général de Police , un Livre qui a pour titre : *La Misere des Garçons Boulangers, &c.* dont on peut permettre la réimpression. A Paris , ce 29 Septembre 1715.

PASSART.

VU l'Approbation du Sieur Passart , permis d'imprimer. Fait à Paris , ce 2 Octobre 1715.

M. R. DE VOYER D'ARGENSON.

LA MISERE

*Des Garçons Boulangers de la ville
& Fauxbourgs de Paris.*

LECTEUR, écoutes un peu, rumine & considère
Les plaintes que je fais de ma propre misere ;
Je vais , par ce discours , te faire envisager
Les maux qu'il faut souffrir quand on est Boulanger :
Campé dessus mon Four avec une ratissoire ,
J'endure autant de mal que dans un Purgatoire ;
Où parmi les douleurs , souventefois j'ai vu
Sous le poids des travaux succomber ma vertu.
Après que ma jeunesse en des maux s'est passée ,
Dont le seul souvenir afflige ma pensée ,
Mon unique repos n'est plus qu'à soupirer ,
Pour éteindre les maux que je dois endurer.
A toujours travailler , & du corps & de l'ame ,
Je languis , je sue & je me pâme :
Un corps comme le mien , qui n'est point fait de fer ,
Est par trop délicat pour un si rude Enfer.
On n'a point fait pour nous l'ordre de la nature ;
La nuit , temps du repos , est pour nous de torture ,
La Lune & le Soleil pour nous tournant sans fruit ,
Car ce n'est pas pour nous qu'ils tournent & font la nuit.
On commence chez nous dès le soir les journées ,
On pétrit dès le soir la pâte des fournées :
Arrive qui voudra , faut , de nécessité ,
Passer toutes les nuits dans la captivité.

À peine a-t-on fermé les yeux l'orsqu'on repose ;
 L'aine rêve-t-on sur quelque belle chose ,
 La servante à l'instant nous vient tous éveiller ,
 Sans nous donner le temps de pouvoir sommeiller .
 Du souper au lever , il n'y a pas une heure ,
 Et le repos n'est pas dans cette heure d'un quart d'heure .
 Il faut pourtant quitter les sacs & le bûcher ,
 Où depuis un moment on s'est venu coucher ,
 Étant tous étourdis , l'un faute à la farine .
 En endosse un gros sac qu'il met sur son échine :
 L'autre en frottant ses yeux s'éveille & coure à l'eau ,
 Qu'il a mis échauffer dans un vaste fourneau ;
 L'autre de son pétrin racle les ratissures ,
 Se presse d'en ôter la poudre & les ordures ,
 Et souffre plus de mal en grattant son pétrin ,
 Que n'a un Ramonneur ramonnant pour son pain :
 Ce Pétrin est-il net ? Aussi-tôt un obstacle
 Survenant , gâte tout par un nouveau miracle ;
 On voit des escadrons en habit de Corbeau ,
 Farfouiller la farine & se noyer dans l'eau :
 Les uns diligemment de la paroi denichent ,
 Les autres au pétrin dans des recoins se fichent ;
 Ainsi tout ce qu'ils font est pour faire enrager ,
 Jurer , crier , gémir un pauvre Boulanger .
 Mais malgré ces lucins , faut presser la tournée ,
 Faire que tout soit cuit de grande marinée ;
 Il faut pétrir , enfin passer toute la nuit ,
 Cependant qu'un chacun se fagote en son lit :
 Après , des greffillons à qui je suis en proie ,
 Viennent au grand galop interrompre ma joie ,
 Lorsque pour divertir l'ennui de ma prison ,
 sur mon four je commence à chanter ma chanson ,
 Me faisant ressentir leurs dents & leurs morsures ,
 soit aux bras , soit aux pieds m'accablent de blessures :

O Dieu ! vit-on jamais dans la Captivité ,
 Un Forçat plus pâtir dans son adversité ?
 Faut malgré tout cela travailler à la hâte ,
 Tourner & retourner la farine & la Pâte ;
 Après en mille & mille morceaux la diviser ,
 Puis à différens poids mille fois la peser .
 Car parmi tant de pains chacun a son caprice ,
 Chacun y veut son goût & différente épice :
 Il en faut faire exprès pour l'homme sensuel ,
 Dans l'un il faut du lait , & dans l'autre du sel ;
 Il faut faire les uns d'une longue figure ,
 Les autres bien fendus , dorés en l'ouverture :
 L'un veut être carré & doré par les coins ,
 L'autre dans sa rondeur de cornes ne veut point ;
 Celui-ci veut la forme & façon de Gonesse ,
 L'un la légèreté & la délicatesse :
 Celui-ci demi bis être un peu pesant ,
 Pour soulager le pauvre & la bourse au passant
 Deux, trois pains sont-ils faits ? Un chacun tout à l'heure
 Veut avoir à l'écart sa place & sa demeure ,
 Demande être logé dans un petit plateau ,
 Ni plus ni moins qu'un Prince repose en son Château .
 Cependant qu'on les met , je saute la montée ,
 Courant au bois fendu , j'en prends une chartée ;
 Vite avec un rison je mets le feu au four ,
 Précipité de voir tous mes pains cuits au jour .
 Il n'est pas plutôt chaud , je cours à la chaudière ;
 De mon rable allongé , ainsi qu'une rapière ,
 Je parcours de mon four les côtés & le fond ,
 Me pressant d'étouffer la braise & les charbons :
 Lors , parmi les ardeurs du feu & de la flamme ,
 Je me sens consummer jusqu'au centre de l'ame :
 Vêtu comme un faquin , sans chemise & tout nud ,
 Je n'ai qu'un geunillon qui me couvre le cu ,

Tout trempé de fueur, à l'instant je vais prendre
 Le couvillon mouillé pour nétoyer la cendre ;
 Et après le quittant, sans faire aucun délai,
 Je me jette à la pelle & me lance au balai ;
 Puis prenant un éclat, je cours à la coignée,
 Pour couper une allume, éclairant ma fournée ;
 Mais quelquefois le bois rompant par la moitié,
 Fait sauter un rondin qui me casse le pied.
 Si-tôt mon camarade apporte sa fournée :
 Dépêches-toi, dit-il cherche de l'araignee,
 Ce remède à ton pied fera médecinal,
 Tantôt ne paroitra rien du tout à ton mal.
 Dépêches, enfourne donc au plutôt ta fournée ;
 Nous n'aurons jamais fait, prends donc de l'araignée,
 Et pour lors voltigeant plus vite qu'un héron,
 Je me jette à la pelle & puis au pelleron.
 Sur mes pas je reviens, je descends dans la fosse,
 Pour venir commencer mon pénible négoce ;
 J'en enfourne d'un fil deux cents, trois cents, selon
 Que l'amias des plateaux m'incommode au talon.
 Afin que mon pain long dans le four puisse cuire,
 Et porter sur mon dos la couleur qu'on desire,
 Je bouche tous les trous de différens chiffons,
 Si je vois que le pain tant soit peu se morfond :
 Ce pain long étant cuit, le pain de Ségovie,
 Qu'il faut faire aussitôt me flagelle la vie ;
 Et si-tôt qu'il est cuit, il faut tout d'un filet
 Accourir à la fosse, enfourner le mollet :
 Après le pain cornu, ensuite le chapitre,
 Au nombre & quantité qu'a commandé l'Arbître.
 A peine est-il au four on vient dès le matin
 Nous étourdir la tête & demander du pain :
 L'un en veut du mollet, l'autre du Ségovie ;
 Celui-ci du pain long contente son envie

Celui-là du Chapitre, & le veut chapelé
 Au trachant d'un coôteau d'acier bien affilé
 Un autre tourne tout ; & ne fait lequel prendre,
 Sans vouloir acheter veut empêcher de vendre :
 Après, dit un morveux, est-il cuit d'aujourd'hui ?
 Croyant que nous avons dormis toute la nuit.
 Durant ce grand débit, sans perdre le courage,
 Il faut incontinent recommencer l'ouvrage ;
 Fendre bois pour le four, s'en aller au grenier,
 Bluter de la farine & faire le Meûnier :
 L'un remplissant son tour de ses sacs, il les lie,
 Pour mettre la farine une place il balie ;
 Et l'autre à tour de bras, à force de poignet ;
 Fait aller la Machine avec son tourniquet.
 Après avoir long-tems agité la machine
 Bluté & rebluté ce qu'il faut de farine,
 Aussitôt on descend pour s'en aller à l'eau,
 Et peut-être égarer dans le puits quelque seau.
 Quand on en a tiré selon le nécessaire,
 Faut venir sur le four, & puis songer à faire,
 Ainsi qu'auparavant, quantité de levain,
 Retourner bien la pâte, & repêtrir du pain.
 O déplorable état ! O déplorable office !
 Hélas vit-on jamais un semblable supplice !
 Quoi ? toujours travailler, toujours dans la douleur,
 Sans goûter ni jouir d'un moment de bonheur :
 Entre tous les métiers j'ai bien choisi le pire,
 Puisque dans cet emploi le plus constant soupire,
 De sevoir obligé avec nécessité.
 De vivre & de mourir dans la captivité.
 Les autres Compagnons n'ont souvent rien à faire
 Qu'un ouvrage arrêté, limité d'ordinaire ;
 N'ayant point d'autre mal, quand on arrive au soir,
 Qu'à se bien divertir, guoguenarder, s'asseoir.

Mais au moins si j'étois Boulanger à Gonesse,
 A Linas, Ville-Juif, j'aurois de l'allégresse ;
 Car tous les Boulangers, & ceux de Saint-Denis,
 Ne sont point malheureux comme on est à Paris :
 Je m'en rapporte à vous, est-ce avoit de la peine,
 Que de fournir du pain pour deux fois la semaine ?
 Et puis s'en retourner au galop des chevaux,
 Pendant qu'on fait bouillir de la soupe aux naviaux :
 Ils retournent chantant, nargue de l'inconstance,
 Vont boir à Saint Martin, au Cerf, à la Balance.
 Le Dimanche vient-il ? braves comme Lapins,
 Laisent-là la farine, & la pâte & les pains ;
 S'en vont tous promener au plus prochain village,
 Au son des violons, & faisant bad nage :
 Puis jouant après les Vêpres à la boule, au Palet,
 Vont boir du plus frais chopine au cabaret :
 L'un y joue du salé, l'autre de la salade,
 Et même un lapereau, quelquefois l'accolade :
 Après on s'en revient chacun à la maison,
 Se tertant par la main & chantant la chanson.
 Mais hélas que mon sort est bien plus misérable !
 Il n'en sera jamais, ni n'en fut de semblable :
 Faut être malheureux, privé de tous plaisirs,
 Sans pouvoir contenter son ame & ses desirs.
 Jugez s'il fut jamais métier dedans le monde,
 S'il fut jamais emploi sur la terre & sur l'onde,
 soit parmi les François, soit parmi l'Etranger,
 Comme d'être à Paris un Garçon Boulanger.

F I N.